

de temps. En Belgique, le mouvement trouva son prolongement naturel. Aucune force matérielle n'existait alors pour briser cette montée révolutionnaire à l'échelle internationale. Nous savons aujourd'hui, d'après les documents officiels qui ont été publiés, que l'armée allemande n'existait à ce moment que sur le papier. Mussolini était épuisé par l'aventure d'Abyssinie, l'opposition antifasciste en Italie plus forte qu'elle ne l'avait été depuis dix ans. Aux Etats-Unis, on était à la veille des luttes ouvrières tumultueuses, des *sit down strikes*, avec occupation d'usines également, dont allait sortir le C.I.O., et qui auraient réduit à néant toute velléité contre-révolutionnaire de l'impérialisme américain. L'occasion était donc unique. En l'utilisant, on aurait pu, comme les auteurs l'indiquent à juste titre, modifier le cours de l'histoire mondiale.

Reste à poser la question : pourquoi les masses n'ont-elles pas débordé leurs organisations traditionnelles, passé outre aux consignes de modération et de prudence, et ont-elles effectivement « terminé la grève » comme Thorez le leur demandait ? Les auteurs ne la posent pas, et pourtant elle est décisive. En Espagne, quatre semaines plus tard, les travailleurs passeront outre aux consignes de leurs chefs, constitueront leurs comités et leurs milices. Pourquoi n'en ont-ils pas fait autant en France ? Il y a là plusieurs points à éclaircir. Tout d'abord, l'attitude extrêmement prudente et circonspecte de la bourgeoisie qui s'abstint soigneusement de toute provocation ; il aurait vraisemblablement suffi d'une telle provocation pour que le débordement se produise. Mais cette attitude des capitalistes n'est pas avant tout fonction de leur intelligence politique ; elle exprime le fait que le Capital possède encore suffisamment de réserves pour espérer résoudre la crise par la voie de concessions et de réformes. Il remit donc son sort entre les mains de Léon Blum, et celui-ci a bien accompli cette tâche de sauver l'essentiel pour la bourgeoisie. Ensuite, l'expérience accumulée par les masses françaises depuis 1934 était insuffisante pour ébranler la confiance dans les grandes organisations traditionnelles. Tout marchait trop bien : les défaites partielles, signaux avertisseurs, ont fait défaut. En Espagne, sans doute, la défaite de 1934 (Asturies) avait été suffisante pour permettre l'élan du 19 juillet 1936. La victoire du Front Populaire en France et les illusions

qu'elle provoqua fonctionnèrent comme un frein à toute tendance de débordement. Finalement, les relations entre le P.C.F. et les masses se trouvèrent placées sur un terrain nouveau en juin 1936. En Espagne, les masses s'étaient groupées derrière les anarchistes et les socialistes dès le début de la révolution en 1931. Elles les avaient vus à l'épreuve suffisamment de fois pour s'émanciper de toute illusion paralysante. En France, les larges masses n'afflueront au P.C. qu'au cours et au lendemain de juin 1936, quand les cadres et les militants de ce parti faisaient la démonstration éclatante de leurs qualités de dirigeants de la classe au combat. Cela donna aux Thorez et Frachon une autorité écrasante pour arrêter le mouvement. En résumé, on pourrait dire que juin 36 était sans doute condamné à rester une « répétition générale » plutôt qu'une révolution pleinement déployée parce que ces journées sont venues « trop tôt », à la fois par rapport aux forces relatives de la bourgeoisie et à la maturation de conscience de la classe.

Juin 36 n'en reste pas moins une manifestation éclatante de la poussée spontanée des travailleurs pour prendre en leurs mains le sort de la société. C'est la signification la plus profonde de ces journées, que les auteurs soulignent en passant, à plusieurs reprises (1). Cette manifestation de force avait été rendue possible par la constitution du front unique des organisations ouvrières, par la fusion syndicale, par la conscience que prit la classe ouvrière des possibilités immenses, illimitées, d'une action véritablement unie. Voilà une leçon très actuelle que les auteurs ne manquent point de souligner. Espérons, pour cette raison supplémentaire également, que le livre sera lu aussi largement qu'il le mérite, et qu'il contribuera ainsi à sa façon à la reconstitution de l'unité du front prolétarien dont sortiront de nouvelles journées, moins les illusions et les faiblesses qui marquèrent celles de 1936.

(1) En comparant les grèves de juin 36 aux grèves de Turin de septembre 1920 (p. 149-151), les auteurs ont tort de s'attacher seulement aux aspects formels (armement, continuation de la production, etc.), effectivement différents, et de ne pas marquer que, comme ce fut le cas en France, les ouvriers italiens ont cherché à commencer spontanément une révolution en occupant les usines.

LIVRES REÇUS :

- TOPALOVITCH. — *Les usines aux ouvriers* (L'expérience yougoslave).
 P. NAVILLE. — *La Chine Nouvelle*.
 F. CALDERARO. — *Nuovi Discorsi sulla prima decina di Tito Livio*.

VIENT DE PARAÎTRE A LONDRES :

Capitalism or Socialism ? The coming world showdown.
 par M. PABLO La brochure : 100 francs.